

## Paul dans les chaînes : content en toutes circonstances

L'apôtre en arrive maintenant à parler de sa situation personnelle (1.12-30). Il est en prison. Pour beaucoup, l'emprisonnement s'accompagnerait d'une diminution importante de l'estime de soi. Car aux yeux du monde, l'incarcération équivaut à la perte de la dignité personnelle. La dévalorisation de la personne provoquée par l'emprisonnement réside en partie dans la honte qui pèse sur le prisonnier et sur sa famille. Or, Paul est capable de trouver une signification et de la dignité à son sort. C'est « pour le Christ » qu'il est dans les chaînes (1.13).

Cette situation s'apparente de près à celle du Christ sur la croix. Lui aussi a connu la honte et l'humiliation publique liées aux événements qui ont abouti à son exécution. La flagellation publique, les moqueries de la foule, le tirage au sort de ses maigres biens, à tous égards le Christ a été couvert d'ignominie par la mort que les hommes lui ont infligée.

Ce n'est pas la *situation* qui détermine notre estime personnelle; c'est ce que nous permettons à Dieu d'en faire. Le témoignage de Paul montre que Dieu peut se servir de gens placés dans des situations que le monde considère comme humiliante et dégradante. Les chrétiens sont à même de trouver de la dignité et du réconfort dans quelque situation que ce soit, sachant Dieu capable de se servir d'eux dans ces situations.

Des considérations de ce type permettent à Paul non seulement de gérer de telles situations, mais aussi de s'en réjouir (1.18-20). La foi chrétienne a la confiance ferme et sûre que, quoi qu'il arrive, Dieu peut nous utiliser. Certains chrétiens se dévalorisent complètement. Ils s'estiment totalement inutiles et pensent que Dieu ne peut rien tirer d'eux ni rien faire avec eux. Ils croient aussi qu'ils se sont mis dans des situations qui les empêchent d'exercer un ministère chrétien fructueux. Peut-être n'ont-ils pas obtenu le poste qu'ils convoitaient et ont-ils dû se contenter d'une position qu'ils jugent très nettement inférieure, dans laquelle ils ne voient que très peu d'occasions d'accomplir un service efficace. Ils se sentent donc inutiles et sans aucune valeur.

Paul a quelque chose à dire à celui qui nourrit des pensées et des sentiments de ce genre. Premièrement, notre propre évaluation de la situation ne correspond pas forcément à la perception qu'en a Dieu. Comme Paul le rappelle aux chrétiens de Corinthe (1 Co 1.26-29), Dieu a choisi ce que le monde considère comme faible et insensé pour montrer à quel point les normes du monde sont fausses. Ce qui compte, ce n'est pas ce que le monde pense, mais ce que Dieu pense. Pour le monde, l'emprisonnement est avilissant et humiliant; Paul en fait l'arène d'où il prêche l'Évangile. Apprenons à voir les choses dans la perspective de Dieu plutôt que dans la nôtre.

Deuxièmement, la dévaluation de soi est l'un des moyens les plus efficaces pour empêcher Dieu de faire quoi que ce soit par notre intermédiaire. Insister sur le fait que nous n'avons aucune valeur n'est pas simplement de la fausse modestie, c'est une offense à Dieu. C'est prétendre qu'il ne nous a rien donné, c'est un déni de sa générosité. Paul ne déclare jamais que les chrétiens sont dénués de dons ou de talents; il leur demande seulement de les considérer dans leur juste perspective. « Qu'as-tu qui ne t'ait été donné? Et puisqu'on t'a tout donné, pourquoi t'en vanter comme si tu ne l'avais pas reçu? » (1 Co 4.7). Ce ne sont pas des récompenses ayant un rapport avec nos mérites ou nos performances; ce sont des dons qui sont le reflet de la pure grâce du Dieu donateur.

La parabole des talents souligne la même vérité (Mt 25.14-30). Elle enseigne que Dieu accorde des talents à tous ses enfants, non seulement comme preuve de sa générosité, mais aussi pour permettre l'édification de son Église et pour l'extension de son royaume. Prétendre stupidement que nous n'avons pas reçu de talents prive Dieu d'agir par notre moyen. L'attitude chrétienne responsable reconnaît que Dieu a accordé des dons à tous les siens. La fausse modestie qui consiste à dire : « Je ne vaud rien; je n'ai aucun don » nous empêche de voir les dons réels que Dieu nous a déjà octroyés et qu'il aimerait nous voir exercer. Cette fausse modestie nous pousse à enterrer le talent et à le nier. Or, Dieu veut que nous découvriions et exercions les dons qu'il nous a confiés.

Nous valoriser, c'est prendre conscience de ce que Dieu nous a donné et de l'usage qu'il veut que nous en fassions. Une estime de soi chrétienne correcte ouvre la porte à la découverte des nombreux

dons que Dieu nous a déjà accordés et de l'utilisation qu'il veut que nous en fassions pour le servir dans le monde et dans l'Église. Tous les dons ne sont pas les mêmes ni de valeur égale. Nous n'avons pas à nous préoccuper des dons que les *autres* ont reçus, mais à découvrir ce que *nous* avons reçu. S'intéresser de trop près aux dons des autres peut rendre envieux et favoriser une faible estime de soi. Concentrons-nous donc plutôt sur ce que nous avons reçu, et qui nous renseigne sur notre façon de servir Dieu.

## **L'humilité du croyant**

La question des talents reçus débouche inévitablement sur une discussion concernant l'humilité chrétienne, que Paul aborde en détail en Philippiens 2.1-11. L'humilité peut n'être qu'une introspection qui pousse le chrétien à s'apitoyer sur lui-même. L'essence de l'humilité ne consiste pas à se déprécier ou à se dévaloriser, mais à évaluer les autres de façon positive. « Par l'humilité, considérez les autres comme plus importants que vous-mêmes » (2.3). Être humble, ce n'est pas porter sur soi un jugement dépréciateur, mais porter sur autrui un jugement d'appréciation. Nous avons déjà fait remarquer que la reconnaissance que tout ce que nous avons et ce que nous sommes vient de Dieu est une composante essentielle de l'humilité chrétienne. La découverte de l'abondance accordée par Dieu aux autres et le désir de respecter et de célébrer cette générosité à leur égard en est une autre.

Carl Rogers et d'autres ont affirmé que les gens sont incapables d'évaluer autrui tant qu'ils n'ont pas appris à s'évaluer eux-mêmes. Le Nouveau Testament abonde dans le même sens. En nous demandant d'aimer notre prochain comme nous-mêmes (Mt 22.35-40; cf. Ga 5.14), Jésus sous-entend que nous nous attribuons une certaine valeur, et que nous sommes donc capables de la projeter sur autrui. D'ailleurs, c'est parce que Dieu nous aime et nous estime que nous devons aimer les autres de la même façon. « Mes chers amis, puisque Dieu nous a tant aimés, nous devons, nous aussi, nous aimer les uns les autres » (1 Jn 4.11). Un véritable attachement à Dieu est perçu comme inspirant le désir naturel d'estimer les autres.

Cette attitude pourrait conduire à la jalousie, mais Paul précise qu'elle peut et devrait déboucher sur l'humilité. Nous ne devons pas porter envie à ce que Dieu a accordé aux autres, mais nous réjouissons de ce qu'il nous a donné, et nous assurons d'en faire un bon usage. En estimant les autres, nous sommes encouragés à voir que Dieu répand ses dons sur toute l'Église, qui, du coup, se trouve mieux équipée pour servir ses enfants. Les dons que Dieu nous confie trouvent leur raison d'être et leur utilisation dans le contexte de l'Église.

## **L'humilité du Christ**

Paul poursuit en examinant les implications de l'incarnation, c'est-à-dire la venue de Jésus-Christ dans ce monde, sous la forme d'un être humain. L'apôtre rappelle à ses destinataires que le Christ « s'est dépouillé lui-même, et [qu']il a pris la condition du serviteur. Il se rendit semblable aux hommes en tous points » (2.7). Les conséquences théologiques de ce fait sont considérables et nécessiteraient à elles seules un volume complet pour les examiner avec la profondeur qu'elles méritent. Nous nous limiterons dans le cadre de notre travail à considérer ses implications pour l'estime de soi chrétienne.

Paul fait remarquer que Jésus-Christ, qui était de même condition que Dieu ou divin (2.6), est devenu semblable aux croyants, en prenant la condition d'esclave, et il est apparu semblable aux hommes. Autrement dit, quant à sa position et à sa nature, le Christ est devenu comme l'un de nous. La théologie chrétienne insiste beaucoup sur l'humiliation volontaire du Christ. Pour opérer notre « sauvetage » (ou notre salut), le Christ s'est dépouillé de sa majesté et de sa gloire pour devenir comme l'un de nous. Ce fait a des ramifications importantes pour l'estime de soi chrétienne. Le Christ nous a estimés dignes d'être sauvés. En devenant semblable à nous, il a conféré une nouvelle dignité à la nature humaine. En s'abaissant, le Christ nous a élevés. L'estime que nous nous portons doit tenir compte de ce fait : le Christ a attaché tellement de valeur à nos personnes, qu'il est venu parmi nous, comme l'un d'entre nous, décidé à partager tous les aspects de notre vie, y compris la mort (2.7-8). En

l'élevant (2.9), Dieu nous a aussi élevés. Par la foi, nous faisons nôtre tout ce que le Christ est et possède.

Voici le point essentiel : le Christ a décidé de mettre de côté sa majesté et son statut, afin de nous sauver. Pour saisir pleinement son amour prodigieux pour nous, nous devons apprécier ce à quoi le Christ a renoncé. Il a décidé de s'humilier lui-même, de venir dans ce monde comme un esclave, plutôt que comme son Maître et Seigneur légitime. Celui qui était riche au-delà de toute mesure s'est fait pauvre pour nous. Comme l'exprime si bien un cantique :

Tu es venu jusqu'à nous  
Quittant la gloire de ton ciel  
Tu es venu pour servir,  
Donnant ta vie pour nous sauver.  
(*J'aime l'Éternel*, n° 553)

Le Christ était enveloppé d'honneur et de gloire. Il accepta de s'en dépouiller pour venir en serviteur. N'interprétons pas cette démarche comme si le Christ avait choisi une position méprisable, ou comme s'il faisait contre mauvaise fortune bon cœur. Il a insisté pour que nous considérions le service comme la plus noble des vocations, et il l'a démontré en prenant lui-même la condition de serviteur. Le Christ a valorisé et incarné les valeurs du royaume de Dieu. Lorsque quelques disciples discutèrent entre eux pour savoir lequel aurait le privilège d'être assis à sa droite dans le royaume, Jésus les reprit en leur révélant que le privilège suprême était celui de servir (Mc 10.44-45). En lavant les pieds de ses disciples peu avant d'être trahi (Jn 15), le Christ indiquait quel était le nouveau statut assigné au service.

En devenant esclave, le Christ a confirmé le rôle royal du service au sein de la communauté chrétienne, et il a prouvé qu'il s'était mis au service des croyants. Nous ne pouvons pleinement apprécier le prodige et l'ampleur de la valeur que Dieu nous accorde que si nous comprenons bien la portée de l'incarnation et de la crucifixion. Dieu s'est humilié lui-même et il est descendu pour nous rencontrer à notre niveau. Paul demande à ses lecteurs de s'inspirer de cette humilité dans leurs rapports les uns avec les autres.

Le Seigneur est donc venu en esclave pour nous. Cette idée est la clé de compréhension de l'humilité. Dieu est descendu pour venir à notre rencontre, s'abaissant librement lui-même jusqu'à notre niveau pour nous élever ensuite au sien. C'est en méditant intensément sur l'ampleur de l'humilité du Christ, à savoir son entrée comme esclave dans ce monde, ses souffrances, son rejet et sa mort sur une croix, que nous pouvons commencer à comprendre à quel point il nous aime et désire que nous soyons avec lui.

Soulignons encore un autre aspect de cette histoire. En devenant esclave pour nous, le Christ a conféré sa dignité à ce rôle. Nous qui sommes les esclaves du Christ, nous savons qu'il a revêtu ce concept d'une nouvelle dignité et d'une nouvelle signification. L'esclave n'est plus un être méprisé et avili. En s'étant fait esclave, le Christ a chargé cette fonction de noblesse et d'honneur. Être esclave du Christ est à la fois un privilège et un honneur. Le monde a certainement du mal à concevoir les choses ainsi, mais pour le chrétien, c'est une leçon importante qui se dégage de l'incarnation.

### **Des grâces, et non des performances : conceptions opposées concernant l'estime de soi**

Au troisième chapitre de la lettre aux Philippiens, Paul oppose une notion terrestre de l'estime de soi, qui s'appuie sur le privilège national, l'arrière-plan familial et la réussite personnelle, à une notion authentiquement chrétienne de cette estime, qui se fonde, elle, sur la foi en Christ. Paul s'étend assez longuement sur ses titres d'accréditation de juif (3.4-6). Si l'estime de soi procède de considérations humaines, alors il n'a rien à envier aux autres! Il a de quoi faire valoir ses titres. Il n'était pas seulement un juif très orthodoxe, mais l'un des représentants les plus distingués du judaïsme. Au sein de la nation juive, il occupait une position élevée. Il avait le droit d'occuper les places d'honneur lors des fêtes, et il était estimé de ses compatriotes juifs. Il était pharisien, ce qui était à la fois un honneur et une remarquable réussite pour un Juif. Selon les critères purement humains, Paul était très prisé des Juifs. Si l'estime qu'il se portait dépendait de ses origines familiales et de ses résultats, alors elle

était au zénith. « Si quelqu'un croit pouvoir se confier en ce qui vient de l'homme, je le puis bien davantage » (3.4).

Mais il rejette toutes ces choses comme factices. « Toutes ces choses constituaient, à mes yeux, un gain, mais à cause du Christ, je les considère désormais comme une perte. Je vais même plus loin : tout ce en quoi je pourrais me confier, je le considère comme une perte à cause de ce bien suprême : la connaissance du Christ-Jésus mon Seigneur. À cause de lui, j'ai accepté de perdre tout cela » (3.7-8). L'estime de soi chrétienne ne repose pas sur un privilège national, l'appartenance à une famille distinguée ou les succès personnels. Elle découle uniquement et entièrement de ce que Dieu a fait pour nous en Jésus-Christ. L'estime de soi est une œuvre de Dieu en nous, et non une œuvre que nous accomplissons nous-mêmes en dehors de Dieu.

Thomas a Kempis, un auteur du xv<sup>e</sup> siècle, écrivit qu'à la lumière de la croix du Christ, tout ce que le monde peut offrir sombre dans l'insignifiance. Il invite le croyant à méditer sur le Christ. *Et sic transit gloria mundi* : et ainsi, la gloire du monde s'évanouit. Il en est de même de l'estime de soi. La croix du Christ met dans sa vraie lumière ce que les hommes considèrent comme important et estimable, notamment les idées humaines de valeur personnelle. Seule la croix du Christ constitue le solide rocher sur lequel nous pouvons ancrer notre évaluation et notre estime personnelles, ainsi que celles d'autrui.

Paul développe cette idée en la rattachant à celle de « justification ». Pour l'apôtre, la justification n'est pas avant tout un concept moral. Elle décrit notre position devant Dieu et correspond à la valeur que Dieu nous attribue. Dans un passage d'importance vitale, l'auteur oppose une estime de soi simulée, qui procède des œuvres de la loi, à l'authentique estime de soi, basée sur la foi en Christ. Il déclare être prêt à tout perdre afin « d'être trouvé en lui, non pas avec une justice que j'aurais moi-même acquise en obéissant à la loi, mais avec la justice qui vient de la foi en Christ et que Dieu accorde à ceux qui croient » (3.9). Le contraste saute aux yeux. D'une part, il y a une justice découlant de la loi, c'est-à-dire des œuvres accomplies ou de la loi juive considérée comme un privilège national. Dans cette conception de la valeur personnelle, l'estime de

soi tient à l'appartenance à la nation juive, à l'observance de toutes les prescriptions de la loi juive, ou à la position élevée acquise dans la hiérarchie sociale ou religieuse. Paul rejette catégoriquement cette façon de voir les choses.

D'autre part, il y a la justice « qui vient de la foi en Christ ». Il ne s'agit donc pas d'une justice qui émane de nous, mais de celle qui émane du Christ, acquise par lui et qui nous est imputée par la foi. La foi agit comme un canal qui nous relie au Christ et à tout ce qu'il a accompli en notre faveur.

Un des plus célèbres passages du Nouveau Testament éclaire particulièrement bien ce contraste. Pour illustrer la différence entre une estime de soi qui repose sur une construction humaine et celle qui se fonde en Dieu, Jésus raconta l'histoire suivante :

Deux hommes montèrent au temple pour prier : un pharisien et un collecteur d'impôts. Le pharisien, debout, faisait intérieurement cette prière : « Ô Dieu, je te remercie de ne pas être avare, malhonnête et adultère comme les autres hommes, et en particulier comme ce collecteur d'impôts là-bas. Moi, je jeûne deux jours par semaine, je donne dix pour cent de tous mes revenus. »

Le collecteur d'impôts se tenait dans un coin retiré, et n'osait même pas lever les yeux au ciel. Mais il se frappait la poitrine et murmurait :

« Ô Dieu, aie pitié du pécheur que je suis ! »

Je vous l'assure, c'est ce dernier et non pas l'autre qui est rentré chez lui déclaré juste par Dieu. Car celui qui s'élève sera abaissé; et celui qui s'abaisse sera élevé (Lc 18.10-14).

Notons que rien dans ce récit ne permet de penser que le pharisien est un hypocrite. Le Christ le considère tel qu'il est. Ce pharisien allait au-delà des exigences de la loi; celle-ci lui imposait de jeûner *une fois* par semaine, et ne lui réclamait pas la dîme de *tous* ses revenus, argent et biens. En s'imposant un jeûne deux fois par semaine et la dîme de tout, le pharisien accomplissait davantage que ce que la loi requérait.

Le Christ ne condamne pas cet homme pour son hypocrisie. Il n'y a pas la moindre suggestion que la fierté du pharisien soit fondée sur la tromperie. Les reproches du Christ visent plus en profondeur. Le pharisien plaçait sa confiance en lui plutôt qu'en Dieu. Son attitude traduit sa confiance; il se sent capable de se tenir droit en présence de Dieu, sûr et même fier de ses œuvres.

Le péager, lui, n'osait pas se tenir en présence de Dieu; il n'osait même pas s'approcher de lui. Il n'avait aucune liste d'œuvres à faire valoir. Il ne peut que confesser qu'il est pécheur. Mais dans son dépouillement volontaire, il reçoit la plénitude de la grâce divine et peut rentrer chez lui justifié (c'est-à-dire en ayant reçu le statut de juste aux yeux de Dieu). Sa confiance ne reposait pas sur ce que lui avait accompli, mais sur la miséricorde et la grâce de Dieu. Le Seigneur loue cette attitude. Paul partage la pensée du Christ sur ce point.

Répétons ce que nous avons déjà dit : ce dépouillement ne signifie pas que nous devons minimiser ou dévaloriser nos œuvres. Pour Paul, si nos œuvres n'ont aucune valeur pour nous procurer le salut, elles sont cependant notre réponse à ce que Dieu a fait pour nous. L'Évangile nous affranchit de la pensée oppressante : « Tant que tu n'es pas parfait, tu ne peux être sauvé! Si tu n'accomplis pas de prodiges, tu ne peux être sauvé! À moins de faire partie d'un groupe social privilégié, tu ne peux être sauvé! » Tout cela est désormais résolument derrière nous. L'Évangile affirme que nous sommes délivrés de l'illusion de pouvoir acheter notre ticket d'entrée dans la présence de Dieu. Dieu est déjà venu vers nous. Disons les choses d'une autre façon : nous ne devons pas attacher une importance capitale aux choses extérieures, mais nous réjouir en elles.

Paul développe cette pensée. Notre estime personnelle ne doit pas se fonder sur ce que nous-mêmes ou les autres pensent de nous, mais sur ce que Dieu en pense. Le statut que Dieu nous confère doit avoir pour nous plus de valeur que tout ce que le monde peut offrir.

L'apôtre va encore plus loin. Il laisse entendre que les valeurs du monde pourraient empêcher ses lecteurs de gagner le Christ. Le statut que le monde confère aux individus et à leurs œuvres pourrait constituer une barrière susceptible de barrer l'accès au Christ à des gens qui en ont pourtant besoin. L'accumulation des œuvres et des

performances nous détournent de la construction d'une estime de soi juste et robuste. Même ceux qui ont une notion équilibrée de leur valeur personnelle ont tout à gagner en Dieu. Paul se réjouissait des pertes subies, parce qu'elle permettait de faire table rase pour quelque chose de plus grand : le Christ lui-même. « Je vais même plus loin : tout ce en quoi je pourrais me confier, je le considère comme une perte à cause de ce bien suprême : la connaissance du Christ-Jésus mon Seigneur. À cause de lui, j'ai accepté de perdre tout cela » (3.8). Du point de vue de celui qui a gagné le Christ, Paul se rend compte à quel point tout ce qu'il avait tenu en si haute estime autrefois est creux et factice. Pour lui, le Christ éclipse les normes, les valeurs et la façon de voir du monde. Lui seul mérite d'être connu, et seule son estimation mérite d'être recherchée.

Paul raisonne ainsi : découvrir le Christ, c'est se réjouir en lui et estimer ce que lui estime. C'est mettre de côté les notions mondaines d'estime de soi et de valeur personnelle, les considérer comme des breloques sans valeur, comparées à la perle de grand prix. Le Christ, et le Christ seul, confère de la dignité aux chrétiens qui tirent leur nom du sien. Toutes les considérations de race, de classe et d'accomplissements personnels pâlisent à la lumière du Christ. Le plus grand privilège du chrétien est de « connaître le Christ, c'est-à-dire expérimenter la puissance de sa résurrection » (3.10). Cela n'a rien à voir avec la dévalorisation de nos œuvres; c'est simplement renoncer à édifier notre estime de soi sur elles.

Les chrétiens doivent apprendre que leur valeur personnelle réside dans le fait qu'ils ont été appelés et revendiqués par le Christ. Ils sont « une race élue, une communauté de rois-prêtres, une nation sainte, un peuple que Dieu a libéré »; ils appartiennent à celui qui les « a appelés des ténèbres à son admirable lumière » (1 P 2.9). Dieu nous invite à abandonner les critères du monde et à nous soumettre à l'évaluation du Christ. Paul se présente comme un exemple vivant d'une personne qui a essayé d'agir ainsi, qui a balayé du revers de la main les valeurs du monde pour vivre conformément aux normes du Christ (Ph 3.17-21).

À un moment critique de sa vie, il fut invité à décliner son identité devant les autorités romaines. Il le fit dans le but d'impressionner ses auditeurs. « Je suis Juif, né à Tarse en Cilicie, et citoyen d'une

ville assez importante » (Ac 21.39). L'apôtre exploite la tendance humaine naturelle qui consiste à valoriser les gens en fonction de leurs origines. Les membres de familles nobles estiment souvent pouvoir se servir de leur nom et de leur appartenance à des familles célèbres pour avoir accès à des cercles prestigieux. De même celui qui peut dire qu'il sort d'Oxford ou de Cambridge, de l'Ena ou de Polytechnique, découvre rapidement que son prestige croît auprès du public. Paul utilisa la même stratégie peu après, en impressionnant le tribun romain par le rappel de ses origines. Une fois que le fonctionnaire romain sut que Paul était né avec la citoyenneté romaine, il le traita avec plus d'égards (Ac 22.25-29).

Dans sa lettre aux Philippiens, Paul insiste sur le fait que les chrétiens ont un statut non en raison de leur ville de naissance, mais de celle à laquelle ils sont appelés. Ils sont citoyens de la nouvelle Jérusalem : « Quant à nous, nous sommes citoyens du royaume des cieux : de là, nous attendons ardemment la venue du Seigneur Jésus-Christ pour nous sauver » (Ph 3.20).

L'apôtre développe cette idée en présentant aux Philippiens une image qui leur était familière. La ville de Philippiques n'était pas une cité indépendante; c'était une colonie romaine, placée sous le gouvernement et l'autorité militaire de Rome. Bien que située au nord-est de la Macédoine, elle se conformait davantage aux coutumes de Rome qu'à celles de la Macédoine. Cette remarque est très utile pour l'estime de soi chrétienne. L'Église est comme une colonie romaine. Elle est située dans le monde, mais ne se conforme pas à ses règles. Au contraire, elle dépend de sa vraie patrie pour ce qui est de ses valeurs. Elle apprend à porter sur les individus et leurs œuvres le même jugement de valeur que celui qui a cours dans la nouvelle Jérusalem. Le monde ne partage pas souvent ses repères, car il juge et évalue les hommes selon leurs œuvres, leurs possessions, leur statut social et les données de leur naissance. Mais comme une colonie au milieu d'un pays étranger, l'Église doit apprendre à examiner cette vision des choses avec scepticisme et ne pas céder devant elles.

Les chrétiens peuvent être rassurés et avoir confiance dans leur nouveau statut d'individus renouvelés, pardonnés et transformés à cause de la fidélité de Dieu. Leur estime personnelle actuelle est

déterminée par l'action rédemptrice passée de Dieu et sa promesse de transformation future. Paul affirme que le Christ « transformera notre corps misérable pour le rendre conforme à son corps glorieux » (3.21). Autrement dit, nous serons finalement *avec le Christ et comme lui*. À la lumière de cette révélation, nous pouvons cultiver dans le présent une image positive de nous-mêmes.

Sachant ces choses, nous pouvons même anticiper le statut futur que cette œuvre apportera. Nous ne sommes pas encore rendus parfaits, mais cet avenir de perfection nous est promis par la résurrection d'entre les morts. Dieu ne nous demande pas d'atteindre cet état sans son secours, mais de faire confiance à sa puissance et à sa fidélité : « Car c'est Dieu lui-même qui agit en vous, pour produire à la fois le vouloir et le faire conformément à son projet plein d'amour » (2.13).

## Saisi par le Christ

Pour Paul, la fidélité de Dieu n'est pas passive; c'est elle qui nous saisit et nous tient fermement. Solidement attachés au Christ, nous pouvons fixer notre attention sur les devoirs et les préoccupations de la vie par la foi sans devoir constamment nous soucier de notre statut aux yeux du monde. « Je continue à courir pour tâcher de saisir le prix. Car Jésus-Christ s'est saisi de moi » (3.12). L'apôtre se considère ici comme étreint ou enveloppé par le Christ, comme ailleurs il présente le chrétien « en Christ ».

Cette image de l'attachement jette une nouvelle clarté sur la question de l'estime de soi chrétienne. Tout comme un jeune enfant se sent rassuré quand il est attaché à ses parents, l'enfant de Dieu goûte paix et sécurité en étant saisi par le Christ. Être « en Christ », c'est donc se trouver dans une relation ferme et tendre avec le Christ. Ce que le monde pense de nous nous indiffère, si nous sommes au bénéfice des soins affectueux du Christ.

La venue du Christ constitue un défi spectaculaire et puissant lancé aux valeurs du monde, en particulier à la manière dont le monde estime les gens. Aaron Beck déclare que notre estime personnelle devrait s'appuyer sur nos œuvres extérieures. Carl Rogers rejette cette idée, en affirmant que nous ne devons pas nous rendre